3684

AMBASSADE DE FRANCE
À TŌKYŌ

Chigoji 22 Août 07.

BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN
Manuscrits
Fonds Francisque Vrscenth
SORBONNE

Chère Lazarine.

Votre affectueuse et émouvante lettre de 27 juillet m'avait trouvé sur le bateau du lac de Chigoji où je vis, avec l'année dernière, installée avec mes gens pour y passer les semaines chaudes de l'été.

Je l'attendais, cette lettre, j'espérais si bien à ma propre émotion et contentement vos pensées, lorsque j'ai reçu votre délicieuse lettre de 20 juillet, remontée à cœur des. — Je l'avais, mon cher ami, la recevoir, ne boire pour me faire. — Le jugement que vous portez sur moi, comme toujours, celui de Chic et de l'Histoire. Elle n'est pas le moindre plaisir de votre affection que de l'être toujours

sorti avec mes vieux de côté de
Lerida, de mis de côté de la vérité.

A distance — et encore j'ai pu lire à travers toutes d'obscurités qui trop longue durée épaissir autour de moi je crois que le nouveau cabinet avec le duc grand fonds Brignole Sillard, qui y préside, fait imprimer à notre politique et politicien Rouher la direction d'autorité et de direction que les circonstances exigent. Il y a, dans ces deux hommes, d'administration et de résistance qu'avaient Henri IV et Sully de quoi sauver la France d'elle-même et de nous tous. — Le nouveau cabinet peut, en se retirant, ouvrir la République en proposant à l'Assemblée d'après-demain, et durant pendant la vie des sénateurs des conseillers. — J'ai été souvent frappé de ce qu'il y a de dans le langage et dans les actes de M. Brignole et de M. Sillard, depuis qu'ils ont pris le pouvoir, de cet esprit de gouvernement de tradition, et d'intelligence du rôle qui appartient

3685

de France.

Non, cher Auguste, je n'ai
avais pas reçu votre lettre du jour de l'An,
et si j'ai mis tant de
temps à vous remercier de votre
souvenir, — vous n'en avez pas douté
de ma reconnaissance et fidèle affection —
je l'ai voulu le faire de votre. Je sais que
lire vous me pardonnez, vos pensées se tiennent,
et c'est pour moi une force qui n'est
pas petite.

Cette lettre vous arrivera des
Alpes Scandinaves où j'ai pensé à
vous si souvent ces jours-ci. — Embrassez-moi,
je vous prie, des vos parents et tous les
grands amis, et je vous le dis de cette
des jeunesses. — J'aurais tant désiré être,
cet automne, près de vous. Rappelez-moi,
Mesdames, à votre souvenir. Je n'oublie ni
M. De Mun, ni je compte bien retrouver plus
prochainement l'Exposition de Bruxelles, ni M.
Desjardins, ni Gaston Deschamps, ni M. Rodenbach
dont les causeries au Figaro sont
une des attractions de mon réveil. — M. Brunetière
disait, je pense, vrai : Ibsen est un

je vous prie, présentez mes plus affectueux
empressés.

Oui, j'aurais pensé d'abord à vous
écrire, si je ne pensais vous rencontrer
bientôt, certainement l'hiver dernier à Paris
avec les amis dont vous avez reçu la visite
hâtive — hélas, ce dernier souvenir, la séparation
brusque, avec tout, trop douloureuse. Elle
a donc pesé de tout son poids sur mes
espérances de **la Zoute** de cette année. Le début de
cette année s'était pourtant très bien fini : mais
cette dépêche inopinée est venue glacer le
feu de cette bienveillance, et je désire être à Paris pour
le début des prochaines élections. C'est donc à
cette date, au plus tard, que j'aurai le plaisir de
vous revoir.

Mes meilleures, chères amitiés, à votre
excellente femme, à vos enfants, vos impressions
sur le voyage d'Égypte et vos perspectives de
l'avenir.

Mes vœux affectueux de bonne année à vous
vos chers, et tout cordialement vôtre.

A. Gérard